

CONTRE LE FUTURISME

Textes anarchistes contre « l'idéologie futuriste »

*« L'Avenir est un dieu auquel on obéit
aux dépens de ses désirs immédiats,
pour s'assurer une adhésion à distance
à une utopie inexistante. »*

SOMMAIRE

- 4 - Robert Delon : « Les futuristes » (1909)
- 7 - Ex-Futuriste : « Pourquoi je ne suis plus futuriste » (1912)
- 12 - Paul Sacomant : « Sociétarisme et Futurisme » (1912)
- 15 - Correspondance : « Sociétarisme et Futurisme » (Ixigrec à Sacomant) (1912)
- 18 - Correspondance : « Sociétarisme et Futurisme » (Sacomant à Ixigrec) (1912)
- 20 - J. Donjon : « L'illusion futuriste » (1913)
- 23 - Flower Bomb : « Aucun espoir, aucun avenir : *que l'aventure commence !* » (2019)

Les Futuristes

Une idée, une philosophie n'est intéressante que si elle est applicable en totalité ou tout au moins en bonne partie immédiatement.

Certes, il vaut mieux vivre dans l'espoir que dans le doute mais, en définitive, seules les réalités, si modestes soient elles, nous importent et attirent notre attention.

Une Chimère même gracieuse et jolie ne saurait valoir pour nous autant que le moindre petit fait tangible.

Ceci ne peut être contesté.

Or, altérer la vérité si peu que ce soit, dissenter sur les actes que l'on *devrait* accomplir mais que l'on n'accomplit jamais, c'est évidemment un procédé commode pour plaire aux snobs ayant une « boulimie » exclusivement intellectuelle, mais c'est aussi tromper, leurrer les hommes avides de joies positives.

Les individus, comme les sociétés, évoluent plus ou moins vite, et puisque *toute* transformation individuelle ou sociale ne se produit que lorsque *toutes* les conditions de possibilité de transformation sont réunies, il est aisé de se rendre compte qu'au lieu d'attendre sous l'orme il vaut mieux commencer notre besogne dès à présent.

Mais les naïfs et désopilants futuristes ne s'embarrassent pas pour si peu.

Chaque fois que vous avez le malheur de les rencontrer, entre deux exclamations, ils trouvent le moyen de vous décrire les splendeurs du monde futur avec une maestria de sophistes.

Les hommes feront ceci, les femmes feront cela.

C'est fantastique, inouï, incroyable. On s'émerveille presque de les voir s'émerveiller.

Pendant, pour le moment, nos grandiloquents futuristes végètent misérablement.

Il est vrai que maintenant c'est difficile d'essayer de vivre son idée, même un tantinet.

« Plus tard, disent-ils, lorsque la *masse* aura compris, lorsque les « conditions économiques » auront été changées, alors nous pourrons entrer dans le domaine des réalisations, mais aujourd'hui c'est folie

de vouloir chercher quand même à mettre en pratique ce que les *autres* ne pourront accomplir qu'aux calendes grecques. »

Et les jours, les mois, les années s'écoulaient sans qu'aucun de ces futuristes ait esquissé le geste le plus anodin, l'acte le plus simple susceptible pourtant de déterminer une situation partielle meilleure.

Chacun attend que le voisin commence, et comme le voisin accouche d'une réflexion identique, il s'ensuit que personne ne bouge.

Personne ne remuant, la question sociale reste en suspens ainsi que les éternels questionneurs. C'est fatal.

Evidemment, quand viendra le temps des cerises, les humains joyeux partout s'aimeront, mais pour l'instant ils se détestent, se vilipendent, ce qui ne les empêche pas de chanter encore plus fort des refrains d'harmonie et de concorde futures.

C'est l'époque des noix.

Les hommes pressés, les natures droites et sincères, *sociables présentement*, se demandent anxieusement s'il ne vaudrait pas mieux jeter quelques seaux d'eau et donner de bons coups de balais dans l'Eden en formation avant d'exécuter tout autre travail.

Certes, la plupart des futuristes, pour justifier la médiocrité des *seuls* actes qu'ils effectuent, accusent constamment la société mârâtre, le milieu dont ils sont cependant une partie des composants. C'est leur unique porte de sortie.

Aussi, quand il s'agit de se blanchir, leur conscience ordinairement endormie se réveille soudain.

Ah ! il faut les voir se démener, il faut les entendre hurler dans les carrefours que la « société d'hypocrisie et de mensonge » les écrase.

Eux écrasent bien également un peu, quelquefois beaucoup, mais ça n'a pas d'importance. Ne sont-ils pas d'innocentes victimes ?...

Prompts à sentir le mal quand l'Etat les enserre en quelque étau, ces messieurs et dames mettent un temps infini avant de reconnaître la souffrance qu'ils engendrent et perpétuent « par le fait de ne rien faire, et d'attendre qu'*On* fasse quelque chose ».

Pareillement aux pêcheurs de lune croyant à la venue des princesses lointaines, ils nous retardent, nous entravent, et naturellement empêchent l'éclosion de faits nombreux dont nous pourrions profiter.

D'aucuns prétendent bien que nous devons surtout nous occuper de l'idée et non des individus, mais comme généralement c'est un cliché que beaucoup servent et resservent quand un écrivassier ou un orateur quelconque soutient une thèse, nous finissons par estimer qu'en premier ressort nous préférons nous intéresser davantage à « l'homme » et un peu moins à « ses théories », fussent-elles d'une logique pure.

La logique a toujours existé ; seuls, les logiciens actifs ont manqué le plus souvent.

C'est pour cette raison élémentaire, fondamentale, que nous nous moquons absolument de tous ceux — connus ou inconnus — qui préconisent à grands coups de tam-tam des idées dont ils redoutent l'application, car étant appelés à nous rencontrer avec eux dans la vie, nous ne serions pas plus avancés si nous étions obligés de les considérer tels des adversaires.

Les anarchistes ne s'attarderont donc pas, même une seconde, à rêver avec les futuristes.

Que ceux-ci songent au Paradis dans lequel ils ne poseront jamais les pieds, si cela leur convient et leur suffit : ça les regarde ; mais nous qui sommes impatients mettons-nous de suite à l'œuvre, laquelle est assez tentante et assez belle, croyons-nous, pour que nous cherchions à l'ébaucher.

Robert DELON

l'anarchie n° 224 – 22 juillet 1909

Pourquoi je ne suis plus futuriste

Et d'abord qu'est-ce que j'entends par futurisme ?

C'est la manière de penser et d'agir, fort répandue parmi les hommes, qui consiste à accorder plus d'importance au futur qu'à l'actuel, à sacrifier le présent à l'avenir.

Il y a bien des sortes de futuristes, depuis les dualistes qui croient à une autre vie, jusqu'aux réformateurs collectivistes ou communistes de la société. Mais que ce soit le Paradis, la Cité future ou une autre marotte qui les possède, les futuristes divers ont ceci de commun qu'ils vont les yeux fixés au loin, et que le présent n'est pour eux qu'une période, parfois trop longue à leur gré, qui les sépare de la réalisation de leur rêve et qu'on ne peut mieux employer qu'à œuvrer à cette réalisation.

Certes, rien n'est absolu et le présent ne peut être complètement méprisé. Tout en travaillant à leur salut, en gonflant leur bas de laine, en soignant leur avancement, en préparant leur " Révolution Sociale ", les futuristes ne se sèvent pas entièrement de joies dans l'actuel. Tout pas en avant qu'ils font ou croient faire vers leur idéal leur donne du bonheur dès maintenant, mais ce bonheur est effacé, gâté, diminué, puisque, de par leur mentalité, ce n'est que dans le futur qu'ils goûteront vraiment au suprême bonheur.

Je crois inutile de démontrer, une fois de plus, ce qui a été démontré tant de fois, que l'égoïsme se retrouve partout, et que les futuristes de toutes étiquettes, même ceux qui vilipendent de bonne foi ou non l'égoïsme, sont des égoïstes comme tout individu. Ce que je me propose aujourd'hui, moi qui ne me fixe d'autre vocation que d'être le plus heureux possible, c'est d'établir que le futurisme quel que soit l'aspect sous lequel il peut se manifester, est une forme très défectueuse de l'égoïsme, que je ne saurais adopter, non seulement par tempérament, mais encore par raisonnement.

*

* *

J'ai été moi-même futuriste, et c'était inévitable ; car à l'époque de la vie où tout individu livré à lui-même se moquerait de demain : l'enfance, mes parents et éducateurs sont intervenus pour m'apprendre que la grande affaire pour moi, gosse, qui ne demandais qu'à jouir du présent, c'était demain. Courir, jouer, futilités ! Un jour, enfant, tu seras grand...

Je suis arrivé à l'adolescence pouvant coter à zéro, ou presque, mon bonheur enfantin et mon bagage de souvenirs joyeux.

J'ai passé mon enfance à détester mes parents, mes pions et les grands murs du collège. Au contraire, combien j'aurais aimé, et quel bon souvenir j'aurais conservé, des protecteurs de ma jeunesse qui m'auraient laissé vivre un peu pour l'actuel d'alors, surveillant discrètement mes ébats. L'enfant ne fait pas que jouer, il a ses moments de repos, de réflexion, pendant lesquels il pose des questions : j'aurais eu à ces moments un grand ami qui me réponde, que j'en aurais appris en conséquence ; viril, je n'aurais eu qu'à continuer mon instruction, au lieu d'avoir à la refaire. J'aurais été un solide animal, au lieu d'avoir une musculature à me créer. Une éducation libertaire eût été, à cette époque de ma vie, la meilleure façon de garder l'équilibre nécessaire au bonheur, de jouir du présent tout en préparant l'avenir.

C'eût été trop beau. Il m'a fallu vivre pour le futur, remettre la vie véritable à plus tard, et ne jouir du présent qu'en fautif. Aussi, forcément, j'ai été futuriste, forcément, j'aspirais au moment où l'âge me libérerait de certaines contraintes et me donnerait la force de lutter contre les autres. J'ai été futuriste par force, non par tempérament, et, au début de la vie, chacun n'est futuriste que par force. Seulement, la plupart des individus n'ont pas l'étoffe nécessaire pour ne pas le devenir, à force de contrainte, par tempérament...

*

* *

J'ai dit plus haut que je repousse le futurisme non seulement par tempérament, mais encore par raisonnement. Il me faut reconnaître — ce que j'ai exposé sur ma jeunesse en est une preuve — que le raisonnement dépend beaucoup du tempérament, que le plus important des deux dans la conduite d'un individu est ce dernier facteur, et que

si je ne suis pas futuriste, c'est surtout par tempérament. Mais comme j'ai acquis un tempérament raisonneur, il n'y a pas conflit chez moi entre le tempérament et le raisonnement. Ils sont alliés, et quelles que soient les conclusions auxquelles le second arrive, le premier les adopte sans grands efforts... Je suis donc, en regard de beaucoup, un favorisé.

Me voilà grand ! Le moment tant attendu est enfin arrivé : je vais pouvoir vivre réellement, pour tout de suite, non pour plus tard ; je suis avide de jouir de la vie qu'on m'a faite si laide étant jeune. Et je veux sans plus tarder arracher au milieu le plus de bonheur possible.

Autour de moi, cependant, l'immense foule des hommes grouille, s'agite. Ce sont d'anciens gosses qui vécurent aussi leur vie de jeunesse dans l'attente d'être des grands. Maintenant qu'ils le sont, vont-ils vivre pour l'actuel ? Non, la grande majorité se fixe une nouvelle vocation dans le lointain. Ils sont trop bornés pour comprendre la valeur du présent ; ils sont trop veules pour conquérir dès maintenant leur bonheur. Alors, ils espèrent et ils attendent. Ils remettent à plus tard la jouissance qu'ils sont incapables de se procurer dans le présent.

Ceux-ci croient en une autre vie qui les dédommagera de la médiocrité de celle-ci ; ceux-là se privent de tout pour économiser pour leurs vieux jours ; d'autres s'exténuent de sur-travail pour arriver ; d'autres encore attendent le Grand Soir... Et ce phénomène se produit, que des gens qui n'ont aucun ressort pour vivre et jouir de suite, se trouvent en eux de l'énergie pour marcher vers leur idéal, sous l'influence de la foi...

*

* *

On me servira ici l'un des rares proverbes qui soient bons, que chacun prend son plaisir où il le trouve. C'est très vrai, mais il est vrai aussi qu'on ne le trouve pas toujours, selon le chemin où l'on s'engage. Or, je tiens absolument à le trouver... D'ailleurs, ce n'est pas pour la disparition du futurisme que j'écris ces lignes, ce serait trop long. Mais comme les futuristes divers ont la naïveté de criti-

quer et de honnir ceux qui ne marchent pas avec eux, je veux faire entendre mon son de cloche, ne serait-ce que par distraction intellectuelle.

Vous me dites que le croyant, par d'autres voies que la mienne, peut goûter du bonheur, en se défendant d'être égoïste, que l'arriviste, l'économe — francs égoïstes — peuvent en goûter également, ainsi que le révolutionnaire, égoïste malgré lui ? Je ne le nie pas. Un péché évité, un galon obtenu, un fafiot de plus, une victoire ouvrière remportée, autant de joies pour le futuriste, selon sa tendance. Mais tout individu qui sacrifie le présent à l'avenir est semblable au boxeur qui se découvre ; il s'expose à l'adversité, table sur l'inconnu. Reculer son bonheur dans le futur, c'est s'en sevrer, pour le perdre presque toujours. C'est pourquoi, si par tempérament, je ne suis pas futuriste, mon raisonnement m'engage à persister dans mon attitude.

Le croyant aura vécu heureux ? Oui, s'il ne perd pas la foi à la veille de sa mort, si le doute — la maladie du siècle — ne l'empêche pas avec le regret d'avoir lâché la proie pour l'ombre. Heureux, l'arriviste ? Oui, s'il arrive ! Heureux, l'économe ? Oui, s'il ne crève pas sur son bas de laine ou si on ne le lui vole pas ! Heureux, le révolutionnaire ? Non, s'il meurt avant la révolution ; et s'il lâche ce rêve il regrettera le temps qu'il y aura sacrifié.

*
* *

Certes, l'avenir n'est pas à dédaigner. L'égoïste intelligent ne peut pas s'insoucier du lendemain, son intérêt bien compris le pousse à s'en occuper, car si le futur c'est la mort, c'est aussi le chemin qui nous en sépare, et ce chemin, j'ai le plaisir de le parcourir le plus agréablement possible. Penser à l'avenir mène à vouloir le préparer. Je tâcherai de mettre le plus d'atouts possible dans mon jeu pour affronter les parties à venir. Rien de plus logique. Mais je n'oublierai jamais que demain c'est l'improbable, l'inconnu. Je serais heureux demain... si je vis et si je suis encore fort ; pour l'instant je tiens aujourd'hui et j'en use ! Et ce que je ferai pour préparer demain, ce sera surtout de ne pas abuser d'aujourd'hui, à condition encore que je tienne à vivre demain...

Certes, vouloir être heureux immédiatement a aussi ses risques : on risque le lendemain. Mais risquer le lendemain, c'est risquer l'incertain, ce n'est pas gâcher le présent. Et même celui qui dans un caprice formidable joue en une heure la provision de bonheur de toute une vie, quitte à la perdre, celui-là me semble supérieur à celui qui sacrifie le présent, qu'il tient, au futur dont nul n'est certain.

Et moi qui ne suis plus sociétariste — j'en exposerai prochainement les raisons — je pense que si ceux qui ne voient leur bonheur particulier que dans le bonheur général et veulent le conquérir par une transformation sociale, au lieu d'excommunier et déblatérer ceux qui se révoltent dès maintenant — je pense que si tous ceux qui se prétendent révolutionnaires se dressaient, individuellement, déterminés à être heureux de suite, ainsi qu'agit sans attendre plus longtemps je ne sais quel Messie, quel signal ou quel miracle, toute personnalité de valeur — leur problème serait bien près d'être résolu !

Un EX-FUTURISTE

l'anarchie N° 370 - Huitième année

Jeudi 16 Mai 1912

SOCIÉTARISME et FUTURISME

(Exposé non critique de deux tendances)

Tous les individualistes-anarchistes se disent animés du désir de vivre « de suite » et proclament qu'ils ne veulent pas sacrifier le présent au futur, qu'ils prétendent arracher leur bonheur dès maintenant au milieu social tel qu'il est, par tous les moyens en leur pouvoir. Or le milieu social étant actuellement éminemment écraseur, les moyens de réaction de l'individu sont la violence et la ruse : c'est là une évidence inexorable, que les tempéraments que leur sensibilité porterait plutôt vers la douceur et la paix, mais qui surmontent ces tendances par le raisonnement, sont, à regret parfois, obligés de reconnaître.

Mais, tandis que les combattifs par sentiment acceptent avec joie l'appui de cette constatation, les doux et les paisibles qu'elle force à la bataille trouvent à leur sensibilité un dérivatif consolateur.

C'est qu'on peut devenir individualiste-anarchiste sans être guéri de tout sociétarisme et de tout futurisme. A côté des individualistes d'instinct, que les pleurnicheries et les outrances altruistes firent toujours ricaner, et qui furent séduits seulement par le côté batailleur de l'anarchisme, il y a les sensiblaris qui y entrèrent par la porte humanitaire, ceux que la souffrance d'autrui, plus que la leur propre, fit anarchistes, bousculant une douceur qui trouva sa compensation dans l'ouvriérisme et le rêve communiste.

Pour que ceux-ci soient devenus individualistes, il a fallu qu'ils comprennent leur impuissance à faire le bonheur des hommes malgré eux, et que tendre la main au voisin ne sert de rien s'il ne s'aide d'abord lui-même. Mais qu'on ne croit pas qu'ils aient vaincu leur sentimentalisme ; concilier ce que le raisonnement leur démontra avec leurs tendances de bonté, d'amour, voilà ce qu'ils essayent de faire, en croyant avoir réussi. Et je crois bien qu'ils sont devenus individualistes autant pour le prochain que pour eux-mêmes....

Sociétarisme et futurisme aidant, l'individualisme anarchiste, le leur, devient un système philosophique aussi social qu'individuel, une méthode de transformation sociale, de rédemption universelle,

différant des autres systèmes sociaux en ce que le fait intellectuel y est au premier plan, avant le fait économique. Et comme chaque système, le nouveau a sa tactique ; ce n'est plus la conquête des pouvoirs publics, ni la Révolution émancipatrice, c'est l'éducation.

Et de notoires « militants » s'évertuent à dresser... oh ! le simple schéma, de ce que doit être l'éducation rationnelle que donnera la propagande individualiste-anarchiste.

Leur conception de l'individualisme-anarchiste peut se résumer en ceci : ce n'est pas une doctrine d'isolement, mais une doctrine de solidarité... Certes, actuellement, les individualistes-anarchistes sont obligés de lutter pour s'affirmer, mais grâce à leur propagande, leur nombre croîtra ; une société communiste pourra s'établir dans le futur, et si cette hypothèse ne se réalise jamais, en tout cas c'est l'idéal social le plus désirable, l'entente libre étant une forme de l'égoïsme infiniment plus intelligente que la concurrence actuelle.

Si tous le comprenaient, quel Paradis !

Ainsi, ces individualistes-anarchistes reconnaissent qu'actuellement la lutte est fatale pour qui veut s'affirmer, mais ils sont d'idéal et de sentiment contraires à la lutte, ils rêvent de fraternité et d'entente universelles, et ce n'est pas leur faute si cela n'est pas une réalité. Et par une sorte de pudeur, ils s'efforcent gravement de donner la couleur la plus scientifique à des raisonnements qui démontrent amplement que le sentimentalisme tient chez eux la première place — comme d'ailleurs chez les autres, qui pensent différemment qu'eux, puisqu'ils sont avant tout combattifs par sentiment.

Les individualistes-anarchistes autre manière sont d'abord caractérisés par une absence parfois totale de sociétarisme. Ils ne parlent pas, eux, de transformer la société en vue de la suppression de la lutte.

Cela ne ferait pas leur affaire. La lutte ?

Mais ils n'en souffrent pas, au contraire, ils s'y lancent d'un cœur joyeux. Tant pis pour les victimes de la sélection. Bon sang, que serait ennuyeuse une société d'où la lutte aurait disparu ! Ce serait, à bref délai, la dégénérescence ou le suicide.

Ils ne sont certes pas hostiles à toute camaraderie, ils s'entraident parfois entre copains, quoique généralement ils préfèrent

œuvrer seuls, mais rêver d'une fraternité générale, ah non ! L'un d'eux pourra être membre d'une colonie communiste, éhontement, sans croire travailler à l'avènement du communisme, ni le souhaiter !!!

S'ils en ont leur part, si minime soit-elle, dans l'incessante transformation sociale, c'est plutôt un résultat à-côté de leur activité qu'un but recherché. Ils laissent à la société le soin d'évoluer toute seule, se réservant de rechercher ou d'adopter, au fur et à mesure de cette transformation, les meilleures façons de réagir contre l'état de choses nouveau...

Dans leur structure psychique, la part du futurisme est par conséquent très restreinte. Le présent les occupe pleinement.

Plus leur vie est intense, plus l'actuel les satisfait, et moins ils ont besoin de s'envoler dans les rêves du devenir ! Et lorsque l'un de ces partisans de la lutte n'en est encore qu'à l'idée, lorsque le manque d'énergie l'arrête au seuil de la pratique et que fatalement la part du futurisme est plus grande chez lui que chez le virtuel, son futurisme n'en est pas moins anti-sociétaire ; Il n'attend pas son salut de l'extérieur et ne fait d'autres rêves que de devenir plus fort, de lutter enfin. Et sachant que le joug est inversement proportionnel à la faiblesse, il ne se répand pas en inutiles récriminations contre l'ennemi.

Et du jour où il s'affirme enfin, le rêve cède à la réalité, le futurisme diminue. De l'idéal réalisé, ne peut guère survivre que le désir de la continuation de la lutte, engendrant le souci de se garder des gestes qui compromettent la puissance individuelle. Tandis que les individualistes sociétaires et futuristes rêvent de réconcilier l'individu et la société par le communisme-anarchiste, ce que peuvent désirer dans le devenir les partisans de la lutte ne peut être que d'ordre individuel. La société pour eux n'est ni bien ni mal faite, elle est, par définition, l'éternelle ennemie de l'homme seul.

PAUL SACOMANT.

l'anarchie n°354, 18 janvier 1912

NOTRE CORRESPONDANCE

Sociétarisme et Futurisme

à Sacomant.

Dans ta description de deux tendances individualistes-anarchistes actuelles, tu as esquissé un type qui, s'il n'existe pas, n'en est pas moins un type épatant. Juges-en.

Tout d'abord, notre bonhomme se réserve de réagir perpétuellement contre tout état de chose nouveau ; bon ou mauvais, ça n'a pas d'importance ; il réagit. Ensuite, il n'y va pas par quatre chemins : il est l'ennemi éternel de toute société. Certes il lui serait facile, il me semble, puisqu'il est aussi dégoûté de ses semblables et qu'il préfère œuvrer seul, de s'enfuir dans une forêt tropicale ; il y trouverait de quoi occuper ses mœurs belliqueuses et ne devrait ses succès à personne. Mais il se fout de la logique ; c'est un sentimental ; il ne rêve que plaies et bosses et ne raisonne pas.

Mais ce n'est pas tout, il est épatant jusqu'au bout. Ne jaillit-elle pas du plus profond de son être, cette révélation inattendue : « Bon sang, que serait ennuyeuse une société d'où la lutte aurait disparue ; ce serait à bref délai la dégénérescence et le suicide ! »

Ah le bougre ! et comme il a raison ! J'avais tort, mille fois, de croire que c'était notre société au contraire, qui favorisait la dégénérescence et le suicide. Je me figurais que les hommes avaient tout avantage à associer leurs efforts pour leur bien-être au lieu de les employer à se nuire ; je croyais aussi que négateurs, avant tout, de l'autorité et de l'exploitation, nous ne luttons contre le milieu que parce qu'il était hostile à notre conception et que l'activité humaine avait suffisamment de fil à retordre dans sa lutte contre la nature.

Quelle erreur ! Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et notre chouette société n'est pas ennuyeuse pour deux sous. Par contre, je comprends très bien, maintenant, la formidable crise de neurasthénie qui sévirait dans une société d'où serait bannis l'exploitation, la concurrence, la rapine, la prostitution, le salariat,

etc. Que serait ce ramassis d'humains ignorants, tuberculeux, syphilitiques, poivrots, mouchards, tyrans ou larbins ? Et comme ce serait gai ! Plus de carnages, plus de guerres, plus de massacres, plus de chasses à l'homme, plus de ces coups d'audace et de force dignes des héros légendaires et dont frémissent les pipelets ; plus de ces aventures échevelées où, défiant les forces coalisées de la société, on se sent réellement quelqu'un, surtout... si on a de bonnes jambes. On s'aimerait sans s'asperger de vitriol, on travaillerait suivant son goût sans être happé par une usine ou une mine sinistre ; on n'éventrerait plus de coffres-forts et la suppression de la monnaie supprimerait aussi la joie d'en faire de fausse. L'inventeur ne ferait plus une machine pour enfoncer un concurrent ou pour réduire des têtes carrées en marmelade, mais tout simplement pour son plaisir et divers avantages dont pourraient même profiter ses copains. Au lieu de fabriquer imbécilement et indifféremment n'importe quoi : canons, aliments douteux, couronnes, prisons, etc. ; on ne produirait plus que suivant sa consommation. Bref, on aurait la prétention d'analyser ses gestes, de les raisonner, d'orienter son activité vers un ensemble de conditions rendant la vie agréable sans s'écrabouiller mutuellement ?!?!...

Qu'elle horreur ! Et dire qu'il en est qui prétendent que pour jouir de la vie, se griser d'air, de soleil, de lumière ; contempler des sites majestueux, d'impétueux ouragans ; ouïr de douces symphonies ; percer les mystères de l'inconnu, sonder l'infini ; se délecter de mets délicats, caresser une amante ou de joufflus bambins, — dire qu'il y en a qui prétendent qu'il n'est point nécessaire d'escroquer son voisin, de le violenter ou de le tuer.

J'en frémis.

Car le raisonnement du type épatant m'a séduit et convaincu. Et je suis maintenant un partisan de la lutte à outrance envers et contre tout. Et je vais même plus loin. Je vais désormais propager pour la conservation des flics, des bourreaux, des juges, des richards, et des miséreux. Certains élèvent des taureaux pour jouir d'un spectacle de boucherie, — humaine au besoin — ; de même que je vais défend énergiquement la société pour avoir le plaisir de la combattre ; je la perpétuerai à seule fin de la terrasser et d'exercer mon humeur combative.

Il faut bien qu'on rigole. D'ailleurs le type épalant l'a dit. « La

transformation de la société ça ne ferait pas « son affaire. » Suis-je plus royaliste que le roi ?

IXIGREC.

l'anarchie n°358, jeudi 15 février 1912

NOTRE CORRESPONDANCE

SOCIÉTARISME et FUTURISME

à IXIGREC.

J'ai trouvé dans ta critique beaucoup d'ironie, mais pas assez d'arguments pour me faire abandonner ma nouvelle conception, que mon article suivant sur « le bonheur » a encore précisée¹. Le type que tu combats et de l'existence duquel tu doutes existe réellement, a au moins un exemplaire : Moi.

Ensuite, laisse-moi rétablir ma pensée : je m'insoucie de la société future, je me réserve simplement de réagir contre tout état de choses nouveau ; je n'accepte pas que ce soit toi ou un autre qui démarque, dans cet état de choses nouveau — pas plus que dans l'actuel, ce qui pour moi sera bon ou mauvais. Et dans tout état de choses, je réagirai particulièrement contre cette tendance à vouloir supprimer la lutte sociale, qui me rend la vie très intéressante et pour laquelle je me trouve bien armé pour ne pas la craindre.

Je suis l'ennemi — non pas éternel — de toute société. Mais comme ma lutte contre elle m'intéresse infiniment, je ne vois pas pourquoi j'irais m'enfuir dans une forêt tropicale où ma courte vie ne saurait me permettre de me transformer pour un genre de vie nouveau. Je ne me fous pas de la logique, mais je fais fi de cette logique avec laquelle certains combattent le sentimentalisme pour lui-même.

Ce n'est pas la société actuelle qui favorise la dégénérescence et le suicide. Cela découle de l'ordre même des choses, de la sélection naturelle. Présentement, ce sont les plus faibles qui en sont victimes. Avec ton communisme, les forts eux-mêmes deviendraient faibles et dégénéraient. Je n'ai donc pas intérêt à voir l'association et l'altruisme remplacer la lutte. La lutte contre la nature en communisme équivaldrait à rien avec le machinisme et l'on aurait presque plus

1 P. Sacomant et Ixigrec échangeront une correspondance sur « le bonheur » dans les numéros ultérieurs du même journal, et dans laquelle ils rediscuteront brièvement de « futurisme ». *NdTrsc.*

qu'à se croiser les bras, et à se sucer la pomme. Mon tempérament ne s'accoutumant pas à ces choses là, elles ne peuvent être un idéal.

Je demeure partisan de la lutte. Je n'irai pas jusqu'à propager en faveur des flics, des bourreaux, des juges, des richards et des miséreux. Ils sont assez forts pour se défendre eux-mêmes, et tu mourras avant leur suppression totale, ô Ixigrec. Mais je ne veux pas leur disparition, car elle ferait un rude vide dans ma vie. Voyons, une comparaison pour me faire comprendre : le chasseur chasse et tue du gibier. Il ne veut pourtant pas la disparition totale du gibier, qui serait une catastrophe pour lui ; il sera au contraire partisan de la repopulation des forêts.

Ainsi, ce n'est pas si idiot de perpétuer la société à seule fin de la combattre et d'exercer mon humeur combative, puisque j'y trouve mon bonheur ?

P. SACOMANT.

l'anarchie n°361, jeudi 7 mars 1912

L'illusion futuriste

Groupons-nous, et... demain !... nous chantent sur des tons divers les prêtres de toutes les religions, les pasteurs de tous troupeaux, les professionnels de toute propagande, quelque soit la tendance, réactionnaire, conservatrice ou révolutionnaire, des idées qu'ils propagent et dont ils vivent... aujourd'hui sans attendre à... demain ainsi qu'ils le recommandent aux moutons qui suivent leur houlette.

Hélas ! nous avons appris à nos dépens que le vieux proverbe qui dit que « Tout songe est un mensonge » était exact. En effet, demain... nous serons morts, et, rien de ce qui se passera alors ne saurait nous intéresser... aujourd'hui ; quel que soit le désir que nous puissions en avoir.

C'est pourquoi les anarchistes individualistes s'indiffèrent totalement d'une société future idéale dans laquelle, paraît-il, les rapports entre les hommes reposeront sur des bases absolument justes et équitables, et, où ceux-ci jouiront dans une absolue liberté, d'inexprimables félicités.

Personnellement, je crois que cette hypothèse, si attrayante soit-elle, est irréalisable pour la généralité des individus, car le fait même de vivre en société, implique pour les hommes l'obligation de se faire des concessions mutuelles, c'est-à-dire de mettre volontairement ou non des limites à l'extension de leur individualité, pour arriver à maintenir entre eux une entente à peu près supportable. Les hommes actuels, à part l'infime nombre des anarchistes, n'étant pas encore assez conscients pour se consentir librement ces concessions et avoir le respect de celles qui leur sont faites, nécessitent les institutions de violence qui les y contraignent.

Je ne crois pas plus « au ciel du Groënlandais, où celui-ci, trouvera réalisé le but suprême de ses aspirations, c'est-à-dire de l'huile de baleine, du poisson et des chiens de mer en abondance ou à celui des indigènes de la Nouvelle-Calédonie qu'y se promettent d'y manger des bananes mûres et d'y goûter toutes sortes d'autres plaisirs sensuels ² », qu'au Paradis des catholiques ou à la société future des

2 « Force et Matière » (Buchner).

mystiques-communistes où les hommes seront bons, égaux, heureux, etc., etc.

Croyances mystiques faites toutes de la religiosité ancestrale des malheureux humains (dont beaucoup cependant se croient libérés de toute idée religieuse) qui meurent un jour, après s'être toute la vie bernés d'espairs toujours fuyants, parce que chimériques. Religiosité que savamment entretiennent les prêtres de toute doctrine et que savent si bien exploiter les profiteurs de tous régimes quelle que soit la base philosophique ou religieuse sur lesquelles ils reposent. Je crois en la société actuelle, car les sensations perçues par mes sens, de l'extérieur, me prouvent qu'elle existe. Je crois en la réalité, en ce qui est, et n'ai pas à tenir compte de ce qui sera... ou ne sera pas...

L'anarchiste actuel, qui selon nous représente le prototype d'une espèce humaine psychologiquement supérieure se sent assez fort, avec la réciprocité dans la camaraderie pour ne pas avoir plus besoin de l'illusion d'une société future meilleure, pour le soutenir dans la lutte pour la vie, que l'homme valide de béquilles pour marcher.

L'étude, même, simplement élémentaire, de la biologie nous apprend qu'il est une loi naturelle, vérifiable chaque jour, d'après laquelle non seulement les espèces différentes vivent aux dépens les unes des autres, les plus fortes s'assimilant et supplantant les plus faibles, mais qu'entre les individus d'une même espèce la lutte sous forme de sélection naturelle est aussi implacable. Que cela nous soit pénible à constater, « nous fende le cœur », c'est certain, mais c'est un fait indéniable contre lequel aucune volonté humaine ne peut aller à l'encontre et duquel nous devons tenir compte dans l'élaboration de nos hypothétiques organisations du bonheur.

Avec de l'observation, on peut se rendre compte qu'actuellement les races blanches tendent à détruire et supplanter toutes les races de couleurs. Et qu'entre elles, ces races blanches, la lutte n'est pas moins vive.

Tout laisse présumer que nos vieilles races latines épuisées, dégénérées, disparaîtront un jour annihilées ou absorbées par les races anglo-saxonnes plus récentes, mieux adaptées pour la lutte. A moins que ce ne soit par les Slaves.

Je crois en l'indispensabilité du triomphe de la force sous toutes ses formes, comme condition essentielle des manifestations de la vie.

Force, qui dans les rapports entre les hommes, toute de brutalité grossière aux époques préhistoriques, voit aujourd'hui sa brutalité atténuée par l'intelligence sous forme de ruse hypocrite.

Espérons que dans l'avenir, l'homme devenant meilleur, simplifiant ses goûts et ses besoins matériels par le retour à la terre, restreignant volontairement sa progéniture, devenant « bon » en un mot (car il est encore loin d'avoir atteint à la bonté, ce stade élevé de l'évolution morale) étant plus instruit, saura faire un emploi judicieux et logique de ses possibilités.

Alors, il se peut qu'arrivé à cette phase d'évolution mentale, dans quelques siècles sans doute, il sache organiser sa vie de telle façon qu'au point de vue économique il s'établisse un équilibre qui supprimera la plupart des souffrances évitables que nous endurons actuellement. Mais quoique cela, la lutte n'en continuera pas moins entre les êtres. Et c'est naturel, car toujours il y aura des plus forts et des moins vigoureux, des hommes de génie et des intelligences moins clairvoyantes. Et c'est heureux, car seul le triomphe de la force (sans brutalités inutiles, comme sélection des types de rare) pourra assurer la continuité de la perfectibilité de l'espèce humaine.

Une régression de la force, un nivellement de mentalités, une égalisation absolue de toutes les capacités humaines auraient l'apathie comme résultat immédiat, et le retour à l'animalité préhistorique à brève échéance.

Il est vrai que d'ici là, la chaleur solaire aura peut être tellement diminué d'intensité, que la Terre refroidie, n'offrant plus les conditions d'habitat nécessaires à l'existence de l'homme, issu d'elle, aura résorbé en son sein, avant de se désagréger elle-même au travers de l'espace cosmique, le dernier des survivants de l'espèce humaine !

J. DONDON.

l'anarchie n°415, jeudi 27 mars 1913

Aucun espoir, aucun avenir : que l'aventure commence !

Ce texte est dédié à mon cher ami Miles « Art Phoenix » et aussi à la mémoire de :

Anteo Zamboni, anarchiste individualiste italien de 15 ans, qui a perdu la vie en essayant de tuer Benito Mussolini, à Bologne, le 31 octobre 1926.

Fumiko Kaneko, anarchiste et nihiliste japonaise, reconnue coupable d'avoir comploté pour assassiner des membres de la famille impériale japonaise et emprisonnée jusqu'à ce qu'elle se donne la mort.

Le soleil, la lune et les étoiles n'attendent pas ; ils bombardent le ciel par leur présence. Un tsunami n'hésite pas ; il annonce un bruit mortel de destruction avant de disparaître. Alors pourquoi devrais-je attendre ? Et *qui* suis-je en train d'attendre ? Et qui attendent-ils ? L'Avenir est un dieu auquel on obéit aux dépens de ses désirs immédiats, pour s'assurer une adhésion à distance à une utopie inexistante.

L'Avenir est une projection holographique de rêves et de promesses qui sont niés par le présent. L'Avenir est souvent utilisé socialement par les politiciens et autres autoritaires en quête de domination à long terme, pour exploiter la peur de vivre dans le moment présent. L'Avenir domestique le désir sauvage, limitant sa capacité à explorer des expériences spontanées, imprévisibles.

Aujourd'hui c'est ici, maintenant, comme une toile vierge, invitant ma créativité imaginative, destructrice. Oserais-je rêver plus grand que le monde carcéral de la richesse matérielle, des tendances de la mode et de l'idéologie du travail ? Devrais-je me livrer à un hédonisme sauvage, contre le monolithe de la misère collectivisée ? Oui ! Contre la parole d'évangile de L'Avenir, mon anarchie est une célébration émeutière du *maintenant* !

L'Avenir est opposé à toute insurrection sauvage qui refuse la stagnation politisée. Quand je dis « stagnation politisée », je fais référence à la politique de « l'attente du bon moment ». Quand je dis « insurrection sauvage », je fais référence à la priorité accordée à l'attaque immédiate, ancrée dans un désir individualiste, incontrôlé, de liberté. La Gauche aime les débats et discussions académiques interminables, tentant de redéfinir la révolution dans le cadre limité de la société civilisée. Puisqu'elle se comporte comme une nouvelle constitution pour une société future, il y a de plus en plus de terminologies politiquement correctes à apprendre et à mémoriser, ainsi que des méthodes changeant sans arrêt pour « éduquer » « le peuple ». Et puis il y a la compétition entre ceux/celles qui sont inclus.e.s dans le groupe et ceux/celles qui en sont exclu.e.s, les jeux olympiques de l'oppression et la politique d'identités basées sur le plus petit dénominateur commun. Je considère tout cela comme de la Stagnation Politisée. On consacre plus de temps et d'énergie à la construction idéologique d'une utopie future parfaite, qu'à attaquer la société carcérale existante, *maintenant*.

Ce type de discussions (épuisantes) ne stimule pas suffisamment mon désir d'expérimentation sauvage et d'aventure illégaliste. Quand je parle de « sauvage » [*wildness* ; *NdAtt.*], je fais référence aux complexités uniques des expériences et des émotions individuelles, qui défient le confinement politisé de l'évaluation analytique. Quand je parle d'« aventure illégaliste », je fais référence au plein épanouissement du développement individuel et de l'auto-libération, au-delà des limites de la loi et de l'ordre.

Mon caractère sauvage [*wildness* ; *NdAtt.*] est défini par un individualisme né du rapport entre l'anarchie et le nihilisme ; il ne peut être ni saisi ni confiné dans des identités socialement construites, ou dans la misère de l'idéologie de gauche. L'illégalité de ma révolte féroce contre la civilisation industrielle fait de moi un complice de tous les êtres sauvages qui rejettent brutalement la domestication sociale. Mon caractère sauvage est une exploration des expériences de vie aventureuses et inconnues d'une anarchie criminelle et ennemie de l'idéologie du travail. Mes expériences sont uniques, toujours changeantes et seulement miennes ; elles mettent en charpie l'hypothèse

qu'elles puissent être définies par des appartenances, basées sur l'identité, à n'importe quel groupe. Je trouve les politiques d'identité risibles, je rejette leur victimisation et leur représentation glorifiées. Plutôt que de participer au rôle prétentieux des politiques d'identité, je m'en prends aux prisons mentales de ma propre assignation de classe, de race et de genre.

Je me moque aussi de l'autorité de la psychiatrie, avec un rejet revendiqué de la standardisation du comportement. Aux yeux d'une société neurotypique, je suis sacrement chtarbé – mais aux yeux des fous, je suis vivant et bien portant ! La dichotomie normal/fou est un piège socio-économique qui criminalise les comportements antisociaux et profite de la misère émotionnelle. Ayant vécu l'enfermement dans un établissement psychiatrique et ayant refusé leurs médicaments, je reste insubordonné.e : il n'y a aucun remède à ma dépression, induite par la société civilisée. Il n'y a aucun remède prescriptif pour mon incompatibilité indisciplinée avec la soumission collectivisée. Je refuse de calmer ma haine de l'autorité et de cette société civilisée qui l'entretient.

Certain.e.s m'encourageraient même à m'adonner à la culture de l'intoxication, qui adoucit les bords tranchants et sobres de la réalité. Mais c'est la sobriété que je transforme en arme, contre les comforts dociles et habituels de l'évasion toxique. Il n'y a rien que ce système colonial veuille plus que de soumettre ma sauvagerie à la dépendance ou à l'ébriété compulsive. Ma sobriété est un ennemi juré, féroce, de la civilisation industrielle.

Aucun espoir, aucun avenir : que l'aventure commence !

Je ne veux pas créer de nouvelles théories ou d'autres analyses à travers lesquelles filtrer le monde ; je veux détruire les chaînes idéologiques qui m'interdisent de le vivre directement. Je ne veux pas créer un plan pour un autre monde ; je veux vivre l'utopie, ici et maintenant !

Ce qui différencie le gauchisme de mon anarchie nihiliste, c'est le désir de faire du *présent* le meilleur moment pour attaquer, en menant une guerre *individualiste* contre toute gestion et tout contrôle

social. Tandis que les partisans du gauchisme passent des années dans les salles des universités à essayer de le rendre acceptable aux « masses », certains individus nihilistes envoient des signaux de fumée par le sabotage, en solidarité avec d'autres qui embrassent la nuit comme une cagoule. Par la destruction, ces individus constituent un réseau informel de révolte féroce, à travers le monde, en laissant derrière elles/eux les chaînes de la peur et de la victimisation intériorisée.

Même à l'heure de la présidence de Trump, « les masses » n'ont pas encore pris les armes et renversé l'ordre établi. Tandis que les organisateurs.trices anarco-gauchistes font de la publicité pour leurs groupes, dans des concours de popularité, la violence du fascisme, de la pauvreté et des exécutions orchestrées par la police continue.

Les ruptures individuelles et spontanées de l'ordre civilisé définissent une guerre qui sape, presque toujours, l'infiltration et la gestion étatiques. Dans la transformation de l'anarchisme civil en insurrection sauvage, l'anarchie devient une vie anti-politique d'illégalisme, accessible à tout individu ayant le courage de se déchaîner et de foutre le bordel.

Les « révolutionnaires » autoritaires qui portent des bibles communistes pleines d'« avènements meilleurs » sont une bande de prédateur.ice.s, qui découragent l'autodétermination individuelle et ciblent les personnes plus vulnérables aux mots-clés de la pensée collective, comme « espoir » et « communauté ». On est amené.e à croire et à choisir son camp dans une vision du monde binaire : trouver un avenir heureux à travers la richesse du capitalisme ou bien trouver un avenir heureux dans le communautarisme du communisme.

Pour moi, L'Avenir de l'un et de l'autre est autant un mirage qu'une nécessité pour le pouvoir autoritaire ; je refuse d'endurer des années d'esclavage salarial dans l'espoir d'une future sécurité financière, sous le capitalisme. De même, je refuse de renoncer à mes jours actuels en construisant des communes dans l'*espoir* d'une *future* utopie communiste.

Mon anarchie ne peut être définie ni par le capitalisme ni par le communisme : elle est le cauchemar des deux. Mes activités n'ont pas besoin d'être motivées par une utopie future – seulement d'une obsession personnelle pour une vie au présent non gouvernée par la soumission. Ma colère et mon mépris pour ce cauchemar techno-industriel motivent mes actions. « La Commune » exige mon individualisme en échange de l'appartenance, et, comme une machine, elle exige mon temps libre et mon énergie pour son entretien.

Je me moque de ces Tiquuniens, le Comité Invisible et leurs disciples, qui essaient de vendre l'insurrection aux « masses ». Leur « manuel du terrorisme » n'est qu'un texte biblique qui se présente comme une « vérité » que les gens sont « obligés de choisir » s'ils/elles désirent autre chose que le monde que nous avons aujourd'hui. Cette simplification excessive efface intentionnellement celles/ceux qui canalisent la force de leur individualisme vers la destruction émancipatrice, plutôt que renoncer à soi-même afin de « recréer les conditions pour une autre commune ».

A mon avis, personne d'autre que moi n'est plus qualifié.e pour déterminer et obtenir ma liberté. Je suis responsable de ma propre vie, de ma liberté et de l'attaque qui est nécessaire pour obtenir les deux. Si je ne donnais pas la priorité à cette responsabilité personnelle, je tomberais dans une dépendance qui autoriserait une hiérarchie sociale autoritaire, normalisant ma propre impuissance.

Pour beaucoup de monde, le potentiel individuel est difficile à explorer en présence d'un nombre écrasant de rôles sociaux et d'identités automatiques qui exigent sa capitulation. Est-il donc vraiment surprenant que beaucoup de gens aient des difficultés à s'imaginer eux/elles-mêmes comme des survivalistes indépendant.e.s, armé.e.s et autosuffisant.e.s ? Une grande partie de ce qui est présenté comme « anarchisme » aux États-Unis vient d'une perspective collectiviste, qui se targue davantage de « communauté », de « mouvement » ou de « commune » que de force individuelle. Est-il vraiment surprenant que tant d'autoproclamé.e.s anarchistes aient du mal à se sentir suffisamment motivé.e.s pour agir, à moins d'être affilié.e.s à un groupe, une organisation ou un mouvement ?

La critique anarchiste nihiliste de l'organisation peut être résumée comme une tension entre l'individu et le collectif. Bien sûr, je serai le premier à dire que du bordel comme le black bloc du 20 janvier 2005 [*lors des larges protestations contre le début du second mandat présidentiel de G. W. Bush ; NdAtt.*], qui a fait des ravages dans les rues, a été un sacré bon moment ! J'entends qu'il y a de la force, une excitation émeutière et même parfois de la sécurité dans le nombre. Je reconnais également que l'entraide et le soutien mutuel font des merveilles dans le but de s'aider les un.e.s les autres, de plus de façons que ce que je pourrais énumérer. Mais qu'en est-il de la même force, de la même excitation émeutière et de la même sécurité lors d'attaques individuelles menées par des loups solitaires ?

N'y a-t-il pas de la force à trouver dans le fait de savoir que chaque jour peut être l'occasion de mener une action directe, sans avoir besoin d'un meurtre policier ou d'un outrage moral qui la motivent ? N'y a-t-il pas d'excitation dans l'expérimentation personnelle d'activités clandestines, dans la montée d'adrénaline quand on fuit la scène d'un délit, ou dans la sécurité d'une action planifiée et sécurisée par soi-même, qui se déroule quand et où la police s'y attend le moins ? Pourquoi attendre la prochaine manifestation, le prochain meurtre policier, la prochaine élection présidentielle ou le prochain sommet ? Et si l'aide d'autres personnes peut éventuellement améliorer l'expérience criminelle de quelqu'un.e, il y a beaucoup à apprendre de son expérience personnelle, en menant sa propre attaque individuelle. Tout, de la planification au contrôle de la panique, en passant par l'exécution des tâches, est vécu différemment, lorsqu'il n'est pas réparti avec d'autres.

Avec l'attaque individuelle, l'acteur.ice n'est pas aliéné.e de l'action. Tout est évalué directement, personnellement, et en temps réel. L'attaque devient alors une expression directe de l'individu. Sans la direction idéologique d'une utopie future ou d'une force supérieure, ni la motivation d'une identité collectivisée, l'individu devient simultanément le catalyseur et le créateur de son anarchie. La vision du monde autodestructrice qu'on porte est forte seulement autant qu'on s'y accroche. L'asservissement de nos existences est puissant seulement autant que la subordination individuelle.

Une chose qui vient à l'esprit quand on parle de créer l'anarchie, c'est l'unicité. La relation qu'on a à son action est toujours unique, différente de celle d'autrui. D'un point de vue stratégique, l'expérience des attaques « en loup solitaire » est unique. Même les attaques structurées « en cellules fantômes », menées par de petits groupes d'individus de confiance, offrent une perspective unique sur l'action directe. Comparés à la destruction de biens lors de manifestations de masse (qui malheureusement se terminent souvent par des nasses policières et des arrestations massives), il n'est pas difficile de voir que les attaques de l'ALF [*Animal Liberation Front* ; NdAtt.] et de l'ELF [*Earth Liberation Front* ; NdAtt.] sont efficaces, lorsqu'elles utilisent le modèle de l'attaque spontanée et imprévisible. Mais l'ALF et l'ELF sont les réussites les plus connues. Elles n'incluent pas toutes les attaques réussies effectuées par des « loups solitaires ». Ces attaques individuelles ont l'avantage d'être menées de la manière la plus aléatoire et imprévisible possible, tout en montrant le courage et la force qu'un individu déterminé peut posséder. Les mouvements formellement organisés, qui nécessitent une mobilisation de masse et du temps pour « l'éducation » sont inutiles ; tout comme les milices formellement organisées, tous deux tombent dans le piège de la prévisibilité et de l'infiltration.

D'un point de vue social, l'unicité personnelle est plus souvent crainte qu'acceptée. Si elle ne peut être contrôlée, massifiée ou carrément éliminée, elle constitue une menace pour la continuité d'une identité sociale établie. L'effondrement du contrôle et de la stabilité suscite souvent la panique pour l'autorité. Un individualisme qui rejette la logique de la soumission devient sans limite dans l'exploration du potentiel personnel. Ce potentiel ingouvernable menace la sécurité collectivisée du contrôle social et de la prévisibilité. Semblable à la stratégie de l'attaque spontanée, le désir armé par le chaos est comme le caractère sauvage [*wildness* ; NdAtt.] que la civilisation tente de domestiquer ; déterminé et résistant.

Quand j'entends les gens dire « nous avons un plan pour un monde meilleur » au sens prémonitoire, je me demande s'ils/elles envisagent la possibilité très réelle de ne jamais voir ce monde. Et à moins qu'elles/ils ne parlent au nom des autres, comme le font les politi-

ciens, je suis curieux de savoir qui va faire l'expérience de ce monde meilleur. Ce « plan pour un monde meilleur » est-il un modèle prédéterminé pour l'avenir de personnes avec lesquelles ses architectes n'ont aucun lien ? Je n'ai aucune envie de proposer et d'imposer un modèle de vie préétabli à des personnes de très loin. Comme je m'y attends pour moi ici et maintenant, toute personne qui existe au-delà de ma propre vie a le droit à la même possibilité d'agir individuelle.

Pour moi, ce monde de merde dans lequel je vis actuellement est le seul monde que je vais voir. Je ne me fais pas d'illusions à propos de vieillir en faisant des tournées de conférences sur l'anarchie dans les facs. Ni de voyager en train à 80 ans, ou de pourrir dans une maison de retraite, collé.e devant une télé ou en train de faire des puzzles. Je vais plus probablement mourir jeune, et je ne vois pas un « monde meilleur » venir. Ni un soulèvement de masse qui n'imposerait pas un autre régime autoritaire à la place de l'actuel. Je crois que certain.e.s diraient qu'il s'agit du « désespoir » souvent associé au nihilisme. Pour moi, cela est une évaluation réaliste du monde dans lequel je vis actuellement.

Mais cette réalité, aussi lugubre soit-elle, motive mon désir de rendre ma vie aussi joyeuse et épanouissante que possible, par une révolte féroce ! Mon désespoir ne me paralyse pas, par la peur ou la dépression ; je le célèbre avec des rires hystériques et de l'extase, malgré la marche vers la mort de la civilisation. J'arme mes désirs de l'urgence de vivre... contre l'ordre social de la monotonie et de l'esclavage pacifié, dormir sous les étoiles, sentir le soleil et la brise avec chaque poil de mon corps, écouter les conversations des insectes tard la nuit, devenir sauvage...

Partout autour de moi sont dispersées les manifestations sociales de la domestication et du contrôle, la politique de la peur qui les renforce, ainsi que les architectes individuels qui les conçoivent. Je suis donc entouré.e par les opportunités de destruction créative (ou de créativité destructrice) ! Alors, pourquoi attendre ?

Mon Individualisme, nihiliste et anarchiste, est l'incarnation de la destruction et de la créativité perpétuelles. La vie que je veux vivre est celle que je crée *ici et maintenant*. Par la destruction personnelle

de tout ce qui me gouverne, ma liberté est de la créativité vécue. Ma vie est mon utopie, située ici et maintenant, définissant mon *présent* comme l'insubordination ludique qui rend L'Avenir inutile.

S'évanouir en devenant la lumière du désespoir, accélérer l'émancipation des entraves de la stagnation, créer une vie exaltante de rébellion hédoniste contre le conformisme social de l'autodestruction, l'insurrection sauvage est une célébration individualiste, la reprise d'une vie que la société dit que je ne peux pas avoir, chaque jour, contre l'obéissance étouffante à L'Avenir.

FLOWER BOMB

Warzone Distro 2019 (Trad. Attaque)

